

Luz : “Sortons Marilyn du papier glacé !”

Laurence Le Saux



Dans “Hollywood menteur”, il retrace le tournage des “Misfits”, de John Huston, dans le désert du Nevada en 1960. Luz y creuse les psychologies tourmentées de Clark Gable, Montgomery Clift, et surtout Marilyn Monroe, qui souffre alors. Il nous livre sa vision intime de ces trois “désaxés” magnifiques.

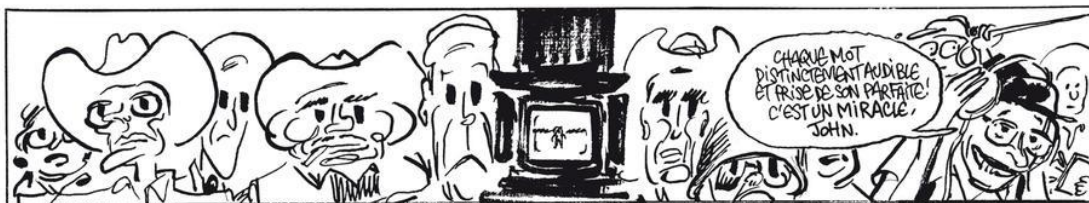
C'est un film mythique, qui rassemble des monstres sacrés. Devant la caméra de John Huston en 1960, Marilyn Monroe, Clark Gable et Montgomery Clift sont les *Misfits* (*Les Désaxés* VF). En plein désert du Nevada, Roslyn vient à Reno pour divorcer, tandis que deux cow-boys tombent sous son charme. Le ballet de ces trois paumés est incarné par des comédiens au bout du rouleau, qui ont touché Luz au cœur. L'auteur de BD (*Catharsis*, *O vous, frères humains*, *Indélébiles...*), rescapé de la tuerie de *Charlie Hebdo* en 2015, revient sur ce tournage dans *Hollywood menteur* (éd. Futuropolis). Il y trace un portrait de Marilyn profond et poignant, celui d'une femme en colère, dont la rage aura été soigneusement étouffée.

Marilyn Monroe : “J’ai eu un mal fou à la dessiner, j’étais piégé par son image glamour, par l’icône.”

« La plupart des femmes fortes autour de moi ont une photo ou un poster d'elle. C'est une figure qui a accompagné ma vie, au même titre que Che Guevara quand je fréquentais les gauchistes, ou Bob Marley chez les fumeurs de pétards. Mais, pour moi, elle est restée une icône de papier glacé jusqu'à ce que je voie les *Misfits*. C'était avec ma femme, à l'automne 2014 à Paris. J'avais regardé *Certains l'aiment chaud*, *Sept Ans de réflexion* ou *Bus Stop*. Mais rien ne m'avait bouleversé ainsi : c'était comme si la figure en 2D de Marilyn devenait de la 3D... Il y avait la persistance d'une femme mélancolique, qui ne souriait pas. Le rôle de Roslyn avait été écrit pour elle, il était dramatique et montrait d'elle un autre visage. J'ai été plus séduit par cette image que par celle du sex symbol sur les posters.

Après ce qui m'est arrivé en 2015, le film a cogné dans ma tête, ses images me revenaient. Notamment celle d'un cheval exténué, les pattes écartées en triangle. J'ai revu les *Misfits*, et ai proposé aux *Cahiers du cinéma* de raconter l'histoire du tournage, au rythme de deux pages par mois. Je pensais que j'allais détailler les coulisses d'un film, pas creuser le métier et la psychologie d'acteurs dont le monde s'effondre, comme je l'ai finalement fait pendant trois ans et demi.

En 1960 donc, Marilyn joue le rôle de Roslyn, écrit sur mesure par son mari, Arthur Miller, scénariste du film. Cet enfoiré lui fait jouer sa propre vie, celle de la paumée qu'elle était à ce moment-là. Il récrivait perpétuellement les scènes tandis que leur couple se délitait, que sa femme sombrait. Marilyn, elle, voulait être une actrice. On soupçonne un soleil noir en elle en regardant les *Misfits*, mais personne ne l'a laissée s'exprimer.



J'ai eu un mal fou à la dessiner, j'étais piégé par son image glamour, par l'icône. J'ai mis un temps de dingue avant de trouver comment dessiner son regard. Il m'a fallu aussi me dépêtrer d'une scène-clé, où elle crie dans le

désert, accusant les trois hommes qui l'entourent de mentir sur leur intégrité et sur l'état du monde. Huston la filme de loin, sans montrer son visage. Ne l'autorisant pas à exprimer sa colère. Il m'a fallu redessiner trois fois cette scène, pour faire enfin entendre son cri et montrer ce qu'elle ressentait. Je suis devenu le #balancetonporc de Marilyn ! Alors âgée de 34 ans, elle sortait d'un film au scénario merdique, *Le Milliardaire*, et d'une liaison avec Yves Montand, qui était retourné chez Simone Signoret. Elle était en souffrance psychologique – la recherche du père, un désir d'enfant – et physique. Marilyn était atteinte d'endométriose, une maladie qui touche au féminin, au plaisir, à la féminité. Elle avait fait fausse couche sur fausse couche, espérait devenir enceinte. Il lui a fallu un courage inouï pour rester le sex symbol qu'elle était, que lui imposaient d'être les hommes et Hollywood. Maintenant qu'on peut verbaliser la douleur qu'elle ressentait, on peut regarder avec plus d'acuité l'icône qu'elle incarnait, la dépasser. Sortons Marilyn du papier glacé ! »

Montgomery Clift : “Quelque chose dans son regard très bleu m'a captivé, j'ai vu la possibilité d'y apercevoir le mien en miroir.”

« C'est le personnage dont je me suis approché en premier ; quelque chose dans son regard très bleu – pas voilé comme celui de Marilyn – m'a captivé, j'ai vu la possibilité d'y apercevoir le mien en miroir. J'ai revu *Tant qu'il y aura des hommes*, de Fred Zinneman, ou *La Loi du silence*, d'Alfred Hitchcock. J'ai trouvé en lui un type droit, qui est allé au bout de ses convictions artistiques : choisir ses films, ne pas se faire bouffer par Hollywood. Il n'a pas couché pour réussir, à la différence de James Dean ou Marlon Brando. Il cherchait sa vérité d'artiste tout en cachant son individualité, son homosexualité. J'ai eu l'intuition qu'il était hanté par James Dean – lequel idolâtrait Montgomery. Tous deux avaient eu un accident de voiture, mais seul Clift s'en était sorti. Il avait été touché par la mort de Dean, forcément. J'ai construit le livre autour de lui : dans l'introduction, il est sur le point de mourir et se remémore le tournage, son amitié avec Marilyn. Tous deux ont de l'empathie l'un pour l'autre, ce sont des fracassés de la vie, les deux facettes de la même pièce. »

Clark Gable : “Il est une incarnation absolue de la virilité. Comme moi, il porte une moustache, un attribut définissant son sexe.”

« C'est un monolithe qui refuse d'être érodé par le temps, ne se fissure pas. Le personnage qu'il incarne et l'acteur forment un tout indissociable : il reste le cow-boy ultime, mais se débat dans une société qui change, elle. Il attrape des chevaux pour les envoyer à l'abattoir, pas pour les faire cavalier. Or en coulisses c'est Gable qui se prépare pour l'abattoir, il va être haché menu par le film et sa propre volonté. Bien qu'il ait des doublures, il cherche à faire un maximum de cascades par lui-même. Il s'épuise. Il n'est pas si vieux (59 ans) mais d'aucuns qualifient le tournage d'exténuant : il fait chaud au soleil, il faut attendre Marilyn qui ne vient pas, et l'alcool le ronge. Clark n'a plus le corps du héros qu'il essaie d'incarner. Il en mourra deux semaines après la fin du tournage. Gable est une incarnation absolue de la virilité. Comme moi – je voulais absolument lui ressembler quand j'étais ado ! –, il porte une moustache, un attribut définissant son sexe. Sauf qu'aujourd'hui je ne pense pas que ces poils ont un rapport avec ma masculinité ! Je me sens très à l'aise dans le féminisme.

Je pensais que Gable serait très facile à dessiner, mais pas du tout. Je n'ai pas pu me défaire de ma fascination pour le travail de mon confrère [Daniel Goossens](#), qui le représente si bien. J'ai tenté de restituer sa faconde masculine, et j'en ai fait, avec la coach de Marilyn, Paula Strasberg, le seul personnage comique de l'histoire. Il donne un peu de légèreté à l'ensemble. »

A lire

Hollywood menteur, de Luz, éd. Futuropolis, 112 p., 19 €.